

# Noir et blanc.

---

Laissez-moi vous raconter un des moments les plus embarrassants de ma vie.

Nous sommes en octobre 2019. Myriam et moi vivons ensemble depuis peu, mais déjà, nous avons l'habitude d'aller nous coucher ensemble, en même temps. Nous le faisons encore à ce jour. À l'époque, nous n'avions pas d'enfants. Vous comprendrez donc qu'il nous arrivait parfois de nous endormir ensemble, en même temps, sur le divan, bercés par les gin tonics. Mais ce soir-là, nous avons été sages. Raisonnable, du moins. Nous nous sommes brossés les dents ensemble, nous avons appliqué nos crèmes de nuit ensemble, avant de s'assoupir dans notre lit, ensemble. Rien ne pouvait préparer ma future fiancée pour ce qu'elle s'apprêtait à voir.

Quelques heures plus tard, au beau milieu de la nuit, Myriam s'éveille. Elle glisse vers mon côté du lit, à la recherche d'un peu de tendresse. En arrivant en bordure du matelas, elle se rend à l'évidence que j'ai quitté le navire. Seule une légère odeur de sueur, qui selon elle m'est bien distincte, lui indique que j'étais à mon poste il n'y a pas si longtemps.

Elle dit toujours que mon oreiller sent le «petit fromage». J'ai appris à prendre ça comme un compliment.

Elle se dit que je dois être à la salle de bain. Ou en train de faire des *push ups* dans le salon parce que je suis une machine. Je spécule, évidemment. Elle se lève et part à la recherche de son homme. Comme mentionné plus tôt, nous n'étions pas encore parents. J'avais donc le luxe d'avoir un bureau, à moi, dans la maison. Cette époque est révolue. J'écris cette lettre sur le coin de l'îlot de cuisine, entouré de peluches et de Cheerios.

Attirée par la lueur qui émane du dessous de la porte, Myriam se dirige vers ledit bureau. Elle ouvre doucement la porte et remarque immédiatement ma surprise. Voir ma panique, devant mon ordinateur, qui éclaire doucement la pièce. Je m'empresse de fermer la fenêtre de navigation, bien peu subtilement.

- Qu'est-ce que tu fais?
- Rien. Je regarde quelque chose, répondis-je.

Comme si par miracle, elle allait abandonner toute curiosité pour retourner au lit.

- Tu regardes quoi? demande-t-elle d'un ton autoritaire et justifiable.

Je baisse la tête. Je suis cuit. Encerclé. L'honnêteté est mon dernier recours.

- Je regardais un match d'échecs. C'est la finale de la Coupe du Monde, en Russie.

Son regard est figé dans ma mémoire. Un mélange de doute, d'incompréhension et de désespoir. C'est ce soir-là que Myriam a appris que j'étais un passionné d'échecs. J'imagine que vous arborez le même regard en me lisant. C'est pourtant la vérité. La vraie.

J'ai beaucoup de difficulté à sortir de ma tête. À oublier mes soucis ou mes préoccupations. Surtout en grande période de création, comme je le vis en ce moment, à l'aube du troisième spectacle. Il ne m'a fallu que 40 secondes de méditation, il y a 7 ans, pour comprendre que ce ne serait pas suffisant. J'ai exploré. Le cinéma, le jogging, l'ornithologie. Rien à faire. Rien ne peut me faire oublier le fait qu'il me manque une fin à un numéro. Sauf les échecs. Je me surprends à être en complète immersion. À ne penser qu'à la meilleure stratégie. Rien d'autre.

Ma fascination est profonde. C'est absolument déroutant de penser qu'après des millions de parties, d'innombrables livres et d'études, les meilleurs joueurs réussissent à trouver un nouveau concept, une nouvelle idée, un nouveau coup auquel personne n'avait pensé auparavant. Un simple déplacement de pièce, à première vue anodin, mais qui fera une différence considérable plus tard, même après une heure de jeu.

Je vous invite à vous informer sur Garry Kasparov, le premier joueur à vaincre un ordinateur. Ou sur Bobby Fischer, le génie tourmenté qui a complètement dominé les années 60 et 70. Et vous devez impérativement visionner la vidéo du champion du monde en titre, Magnus Carlsen, alors qu'il joue trois parties simultanément, les yeux bandés. C'est phénoménal.

Je n'ai pas la prétention d'être un joueur redoutable. Il m'arrive de passer quelques mois sans jouer et d'oublier certaines notions. Mais lorsque je suis assidu, autant sur la théorie que la pratique, je crois pouvoir donner des maux de tête à mes adversaires. Et même lorsque je me fais donner une leçon, j'en profite pour apprendre. Je suis généralement un mauvais perdant. Vous en parlerez à mon fer 6 qui repose quelque part au fond d'un lac à Waterloo.

Je ne sais pas trop comment vous recevrez cette lettre. Si elle ne fait que vous en apprendre un peu plus sur moi, j'en suis très heureux. C'est le but après tout. Mais si je peux convaincre quelques personnes de découvrir ou redécouvrir ce jeu fascinant, je vais m'en réjouir.

Et si j'ai des adeptes de l'échiquier dans mes lecteurs, mon nom d'utilisateur est *simongouache* sur le site et l'application *Chess.com*

Ce serait un honneur de vous affronter. Amicalement.

On se reparle dans un mois.

Simon

---

